

Joel Hynes, Bill Gaston, Sholem Shtern

Hélène Rioux

Numéro 126, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2007). Compte rendu de [Joel Hynes, Bill Gaston, Sholem Shtern].
Lettres québécoises, (126), 26–26.



Racontée comme ça, c'est vrai que l'histoire peut paraître plutôt moche. En fait, elle est moche. Et elle est surtout mal racontée. Car on peut raconter n'importe quelle histoire, même la plus

☆☆
Joel Hynes, *La neuvième personne du singulier*
(traduit de l'anglais par Sylvie Nicolas), Montréal, Québec Amérique,
coll. « Littérature d'Amérique », 2006, 232 p., 22,95 \$.

Une banale singularité



JOEL HYNES

banale, la plus triviale, et la rendre émouvante, ou drôle, étonnante, révoltante. Tout est une question d'écriture. Et c'est souvent par la magie ou la grâce de l'écriture que le personnage le plus ordinaire, comme ce Keith, devient « singulier ». L'aventurier impétueux et romantique que nous promet la quatrième de couverture est totalement absent du roman. L'écriture qui lui aurait donné vie fait défaut. Les narrateurs alternent — Keith, Andy et Natasha à tour de rôle —, mais ils ont tous la même voix. Pour dire les choses comme elles sont, la chorale chante faux.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que le titre, *La neuvième personne du singulier*, intrigue. Quant à la quatrième de couverture, elle est alléchante.

« Il est [peut-on y lire à propos du personnage principal, Keith Kavannah] l'ami, le voisin, le cousin, le frère qui a marqué votre vie. Il est celui que l'on ne peut pas oublier. » On a évidemment envie de le connaître. Ou de le reconnaître, de le retrouver. C'est donc animé des meilleures intentions du monde qu'on entreprend la lecture de ce roman.

Nous sommes à Terre-Neuve, dans un petit village appelé Cove où, « avec un magasin et un club, se pogner le cul était à peu près tout ce qu'on pouvait [y] faire » (p. 10), apprend-on d'entrée de jeu. Oui, mais encore. Eh bien, peu de chose, finalement.



Au début du roman, Keith a treize ans. Il fait la connaissance d'une certaine Glenda, serveuse à la cantine de l'usine, vingt-six ans, séparée et mère de deux enfants. Elle l'attire chez lui, lui donne des cigarettes et de la bière. De fil en aiguille, arrive, comme on dit, ce qui doit arriver. Enfin, presque. L'aventure se termine en queue de poisson. *Exit* Glenda. On n'en entendra pour ainsi dire plus parler.

Keith a un ami, Andy, avec qui il fait les quatre cents coups, ce qui se résume à consommer de la bière, des cigarettes et autres substances. On joue au hockey, on se défonce sur la plage. Quelques bagarres éclatent entre ados désœuvrés. Je vais vous dire : jusqu'à présent, rien de vraiment singulier. Natasha, une adolescente passablement paumée, un peu rebelle — mais pas plus que bien d'autres filles de son âge —, a un petit ami avec qui elle s'ennuie. Elle tombe sous le charme de Keith en le voyant pisser sur le capot de la camionnette de son père. « Juste le piquant qui me manquait » (p. 35), décide-t-elle aussitôt. On se dit qu'elle n'est pas très exigeante.

Keith et Natasha sortent ensemble, boivent, fument, etc. Les parents de Keith le mettent à la porte, puis ce sont les parents de Natasha, chez qui il s'était réfugié. Les tourtereaux vont s'installer à St. John. Là, Keith continue de boire et, quand il a trop bu, il trompe allégrement Natasha et ne s'en souvient même plus le lendemain. Il y a des ruptures et des réconciliations. Natasha finit par être enceinte et préfère — on ne peut pas vraiment lui donner tort — subir un avortement. Elle part ensuite pour Halifax et, une fois seul, Keith prend conscience qu'il l'aime et qu'il ne peut vivre sans elle. Il emprunte à Andy l'argent d'un billet d'avion, part à la reconquête de Natasha et, après une nuit de délire dans la ville inconnue, il prend la résolution d'arrêter de boire. Mais Natasha reviendra-t-elle ? Pour le savoir, il faut se rendre au bout de ce roman somme toute décevant.

On reproche souvent aux Français de traduire en argot toutes les langues familières. On trouve, avec raison, que l'argot rend mal l'anglais parlé en Amérique. Sylvie Nicolas a opté pour une espèce de langue bâtarde, hybride du joul et d'un jargon adolescent — qui tombe en désuétude après une génération —, et ce n'est malheureusement pas plus convaincant.

Dans sa version originale (le titre *Down to the Dirt* est plus approprié que celui qu'on a choisi en français), le livre avait reçu un accueil très favorable et avait remporté le prix Percy-James du premier roman. Je me dis que, en anglais, il y avait peut-être quelque chose, ce que j'appelle une « musique », comme lorsqu'on écoute les pièces de Michel Tremblay ou qu'on lit certains romans de Victor-Lévy Beaulieu. Une invention, ou réinvention, de la langue. Parce que, pour recréer une langue, en l'occurrence celle de Joel Hynes, il ne suffit pas de parsemer les phrases de « fuck », de « ouin », de « crisse » et de « câlisse » (ou de « sacrement », et là, on se demande pourquoi : pour rester cohérent, il aurait plutôt fallu écrire « sacrement », il me semble).

Non, cela ne suffit pas. Ce serait trop facile. Dommage.

☆☆ 1/2
Sholem Shtern, *Nostalgie et tristesse* (traduit du yiddish par Pierre Anctil),
Montréal, le Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2006, 358 p., 29 \$.

Un monde inconnu

Poète né en Pologne en 1906, Sholem Shtern immigré en 1927 à Montréal, où il poursuit sa carrière littéraire jusqu'à sa mort, en 1991. Il fait paraître des textes en yiddish dans différentes revues publiées tant à Montréal qu'à Toronto et à New York.

Il rencontre plusieurs écrivains juifs de passage à Montréal. Sous le titre de *Nostalgie et tristesse*, les mémoires de Sholem Shtern évoquent ces rencontres. Les auteurs dont il parle, Fishl Bimko, Eizik Raboy, Joseph